

présens, et me concilier leur bienveillance. Toutes ces considérations me décidèrent à choisir la route de terre comme la plus sûre et la plus courte. Je proposai à deux de mes hôtes de me servir de guides; l'un y consentit sans balancer.

« Je fis alors rassembler ceux de mes gens qui n'avaient pas été témoins de ma conférence avec les Indiens. D'abord je louai leur courage et leur persévérance; je leur peignis les obstacles qui nous empêchaient de continuer à descendre la rivière, la longueur du temps nécessaire pour arriver à son embouchure, et le peu de provisions qui nous restaient. Ensuite je leur proposai d'aller à la mer par un chemin bien moins long. Connaisant par expérience la difficulté de retenir les guides, et prévoyant celles qui pourraient nous empêcher d'achever la route par terre; je dis à mes gens que je ne l'entreprendrais pas à moins qu'ils ne me promissent que s'il nous était impossible d'en venir à bout, ils regagneraient les bords de la rivière pour reprendre notre navigation jusqu'à son embouchure dans la mer, quelque éloignée qu'elle pût être. Enfin, je déclarai de la manière la plus positive, que je persisterais dans mon dessein d'aller jusqu'à la mer, quand même je devrais faire la route seul.

« Ma proposition fut acceptée avec joie par tous mes compagnons. Ils m'assurèrent qu'ils

étaient fermement décidés à me suivre partout où je voudrais aller. Je leur dis aussitôt qu'il fallait se préparer à partir, et j'avertis en même temps notre guide de se tenir prêt. Les sauvages instruits que nous allions remonter la rivière, se dispersèrent en grande partie; je distribuai à ceux qui restaient, quelques présens utiles en leur démontrant les avantages qui résulteraient pour eux de mon voyage à la mer, si leur compatriote m'y conduisait par le chemin dont ils m'avaient parlé. Je chargeai Mackay de graver sur un arbre mon nom et la date de mon passage.

Le 23 juin on s'embarqua, et malgré le mauvais état du canot, on refoula le courant plus vite que l'on n'avait osé l'espérer. Le guide marchait le long du rivage avec plusieurs des compagnons de Mackenzie. L'on arriva le soir à des cabanes avec les habitans desquelles on avait eu précédemment des communications amicales; on fût encore très-bien accueilli, mais dans la nuit ils décampèrent; le guide qui avait fait passer par de très-mauvais chemins les hommes qui l'accompagnaient, avait fini par disparaître; on ne savait comment expliquer cette conduite qui semblait annoncer une terreur générale; on fit des dispositions pour se défendre; quelques Indiens que l'on aperçut, évitèrent les voyageurs; les gens de Mackenzie commencèrent à perdre cou-

rage; mais celui-ci ne fit pas semblant de s'en apercevoir.

Enfin, le 25 à minuit on découvrit un vieillard qui sortait des bois. « Quand je mis la main sur lui, dit Mackenzie, il fût si épouvanté qu'il faillit à tomber en convulsion. Je le conduisis auprès du feu, je lui fis donner à manger, il en avait bien besoin, étant à jeûn depuis deux jours. Après qu'il se fut réchauffé et rassasié, je l'interrogeai sur la cause de la frayeur extraordinaire que nous avions inspirée à ses compatriotes, eux qui peu de jours auparavant, nous avaient témoigné de la confiance et de l'amitié. Il me répondit qu'après notre départ, des Indiens venus du haut de la rivière, avaient assuré que nous étions des ennemis; assertion que notre prompt retour sembla confirmer, puisqu'il n'était pas d'accord avec ce que nous avions annoncé. Il ajouta que tout son monde s'était tellement dispersé, qu'il faudrait beaucoup de temps pour rassembler les fuyards. Alors j'instruisis ce vieillard du motif de notre retour, de la désertion de notre guide, et de l'impossibilité où nous étions de continuer notre route, si nous ne pouvions pas nous en procurer un nouveau. Il me dit que s'il n'avait pas perdu la vue, il s'empresserait de nous montrer le chemin. Il me confirma l'exactitude des détails que les autres Indiens m'avaient donnés sur le pays, et sur la

route qui conduit à l'ouest. Je ne négligeai rien pour lui persuader que nous n'aurions que des sentimens de bienveillance et d'amitié pour ses compatriotes, en quelque lieu qu'il nous arrivât de les rencontrer. »

On quitta dans la matinée le lieu où l'on campait depuis deux jours, et l'on emmena le vieillard. Il paraissait peu disposé à suivre les voyageurs; la nécessité contraignit Mackenzie à le faire porter dans le canot. On aperçut des Indiens dans un canot, ils s'arrêtèrent, puis gagnèrent le rivage sans répondre aux discours du vieillard qui les engageait à ne pas avoir peur. On vit sur le bord de la rivière une maison, et à peu de distance on distingua l'empreinte toute fraîche des pas des naturels. La cabane était abandonnée; tous les meubles y avaient été laissés. Les compagnons de Mackenzie n'osant exhiler contre lui leur mauvaise humeur, se querellèrent entre eux. Au soleil couchant, le canot toucha sur un tronc d'arbre; l'eau y entra si vite, qu'il fallut débarquer pour réparer le dommage. Un nouvel accident força d'aborder le 27 sur une petite île. Aussitôt on s'occupa de la construction d'un nouveau canot.

Tandis qu'on s'occupait de cette besogne, on fut agréablement surpris par le retour du guide, qui s'avancait avec un autre sauvage de ses amis.

Il raconta que depuis sa disparition il ne s'était occupé que de chercher sa famille qui avait été frappée de la terreur générale dont le vieillard nous avait appris la cause. « Il me dit aussi, ajoute Mackenzie, que dans l'espoir de nous voir, plusieurs Indiens de la tribu des Anaths, avaient remonté jusqu'aux cabanes dans lesquelles nous avions séjourné, et qu'ils étaient très-fâchés contre lui et ses amis, de ce qu'ils ne les avaient pas plutôt avertis de notre arrivée. Enfin il nous apprit que deux Indiens que nous avions vus la veille, revenaient de traiter avec ceux du bord de la mer, et qu'il leur avait parlé.

« Ces bonnes nouvelles nous firent grand plaisir. Le vieillard aveugle parla très-favorablement de nous à ses compatriotes; tous les trois furent très-gais. Cependant je les surveillai pendant la nuit, de crainte qu'ils ne s'enfuissent. Le 1^{er} juillet à minuit, j'arrêtai sur le bord de la rivière, le vieillard qui s'était traîné jusque-là sur les pieds et les mains. Je lui fis des reproches sur sa tentative de s'échapper; il convint qu'il avait tort, puisque nous n'avions eu pour lui que de bons procédés. Les deux jeunes gens le blamèrent aussi. Cependant ils décampèrent pendant la nuit tandis que je dormais. Mes gens que j'interrogeai me répondirent froidement qu'ils étaient allés rejoindre leurs parens chez lesquels ils devaient nous

attendre. Cette indifférence de la part de mes Canadiens me chagrina beaucoup. »

Le canot était achevé, Mackenzie s'embarqua avec tout son monde le 2 juillet. Le vieillard voulut rester dans l'île; on lui laissa des provisions et on lui dit adieu. L'incertitude de pouvoir se procurer des vivres, força Mackenzie de diminuer la ration de ses gens, et de les réduire à deux repas par jour; mesure cruelle pour un voyageur canadien. Un de ces repas était composé d'œufs de poisson séchés, pilés et bouillis dans de l'eau avec un peu de farine et de graisse. Ces substances, réduites à la consistance d'une bouillie un peu épaisse, formaient un mets nourrissant et assez agréable au goût. Les Indiens ramassent avec soin les œufs de poisson, les font sécher et les conservent dans des paniers d'écorce d'arbre.

En remontant la rivière, on vit des saumons qui sautaient par-dessus les rapides et les cascades. Le 3 dans l'après-midi, on rencontra deux canots, dans l'un desquels était le guide. Il avait avec lui six Indiens; on ne le reconnut pas d'abord parce qu'il était vêtu d'une belle robe de castor peinte. Ayant dit à Mackenzie qu'il avait constamment l'intention de tenir sa parole, et qu'il venait conformément à sa promesse; celui-ci pour le récompenser de sa fidélité, lui fit présent d'un gilet, d'un pantalon et d'un mouchoir.

Deux de ces Indiens étaient de la tribu des Noscoud-Dinis; on devait passer dans le voisinage de leurs habitations. Comme on allait prendre le chemin de terre; on cacha le 4 dans des trous, des provisions, de la poudre et des marchandises. Cette opération se fit à l'insu des sauvages auxquelles il aurait été imprudent de la confier. Ils avaient été envoyés en avant avec deux des voyageurs. Ensuite on remonta le Tacoutché-Tessé, un peu plus haut, jusqu'à l'embouchure d'une petite rivière, où ceux qui étaient déjà partis, attendaient le reste de la troupe. On débarqua; le canot fut halé à terre et couvert de branchages pour le préserver du soleil. A midi l'on se mit en route vers l'ouest; chacun portant une partie du bagage et des provisions. On passa d'abord par un sentier montant, escarpé, bien battu, qui traversait un pays inégal, pierreux et couvert de bois; la pluie ne tarda pas à tomber, et l'on arriva le soir bien trempé à trois cabanes d'Indiens. Bientôt quatre autres sauvages y entrèrent, ils venaient de l'ouest. Le plus âgé portait une lance qui ressemblait à une hallebarde. Il l'avait achetée des Indiens du bord de la mer, qui l'avaient reçue en trafiquant avec les blancs. Il dit que lorsque l'on n'était pas trop chargé, il ne fallait pas plus de six jours pour se rendre chez la nation avec laquelle la sienne faisait des échanges, et que de chez la première

à la mer, il n'y avait pas tout-à-fait deux jours de marche.

Cet avis fit grand plaisir à Mackenzie. Les Indiens lui proposèrent d'envoyer en avant deux jeunes gens pour prévenir de sa marche les différentes tribus chez lesquelles on devait passer, afin qu'elles ne fussent pas surprises en le voyant, et qu'elles l'accueillissent avec bienveillance. Il s'empressa d'approuver la mesure, et pour bien disposer en sa faveur les deux messagers, il leur fit d'avance un léger présent.

Les Indiens chez lesquels on logea, possédaient plusieurs choses qui venaient d'Europe, et d'autres qui indiquaient leurs relations avec les habitants de la côte. Nous nous couchâmes, dit Mackenzie, avec autant de sécurité que si nous avions été accoutumés depuis long-temps à vivre avec eux. D'ailleurs nous étions si fatigués, que nos craintes, si nous en avions conçues, auraient cédé au besoin de prendre du repos.

Cette nouvelle manière de voyager causa de nouveaux embarras. Le guide s'excusa d'aller plus loin, en disant que deux autres jeunes gens le remplaceraient très-bien. Deux heures après il proposa de reprendre son emploi conjointement avec eux; on y consentit. Des Indiens que l'on rencontra sur les bords d'un petit lac, crurent que les chasseurs de Mackenzie appartenaient à

une tribu qui vit dans les montagnes, et qui est leur ennemie. L'un d'eux, qui avait un air très-rébarbatif, montra même une cicatrice d'un coup de poignard qu'il prétendait avoir reçue d'un des parens de ces Indiens. Crainte de malentendus, Mackenzie se hâta de s'éloigner. Enfin, pour comble de désagrément, ses deux nouveaux guides ne se faisaient comprendre que très-imparfaitement des ses chasseurs, ce qui augmentait la mauvaise humeur de ceux-ci.

Le chef d'une autre famille d'Indiens que les voyageurs rencontrèrent, leur montra une de ses femmes en leur disant qu'elle était née sur le bord de la mer; elle assura que l'on n'en était pas très-loin. Mackenzie fut frappé du respect que ces sauvages témoignaient pour les vieillards. Ils portaient tour-à-tour une femme que son grand âge empêchait de marcher et qui était presque aveugle. Combien cette conduite louable diffère de celle des Indiens du nord!

Ici encore un des guides se fit remplacer par un des enfans des Indiens qui voyageaient. « Je me crus très-heureux, dit Mackenzie, de ce que tous ces sauvages ne nous abandonnaient pas. » Bientôt on en trouva deux autres assis avec leurs familles. Sur la demande des guides, ils prirent leur place et quittèrent leurs femmes avec un air aussi indifférent que si elles leur eussent été tota-

lement étrangères. L'un d'eux avait demeuré parmi les Indiens du bord de la mer, et ne les avait quittés que depuis peu.

Le 7 on passa une rivière à gué, et ensuite des marécages où l'on eut de l'eau jusqu'aux genoux. On traversa un pays entrecoupé de petits lacs et de vallées; le lendemain on arriva sur les bords de la plus grande rivière que l'on eût vue depuis que l'on avait quitté les canots; elle s'ouvrait impétueusement une issue à travers et par-dessus de grands rochers qui s'opposaient à son cours. On longea ses rives en marchant vers le sud-ouest. Elle se rétrécissait; on la passa le 9 sur un petit radeau; on alla au sud, et l'on découvrit dans l'éloignement, par-dessus des monts intermédiaires et d'une grande élévation, les sommets d'une chaîne couverte de neige.

Bientôt on entra dans un beau pays, et l'on trouva deux cabanes de Slaoua-Couss-Dinis qui s'étaient établis temporairement sur les bords d'un lac, au pied d'une jolie chaîne de collines tapissées de verdure, afin de pêcher plus commodément. Ils avaient l'air plus propres, mieux portans et plus agréables que les autres Indiens que l'on avait vus jusqu'alors. Ils n'ont qu'une femme; et ne la surchargent pas de travail. Leur nom signifie hommes poissons rouges. Ils n'étaient pas d'accord sur la distance à laquelle on se trouvait